

Place aux livres

Number 59, Fall 1999

Coup d'oeil sur le vingtième

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7694ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

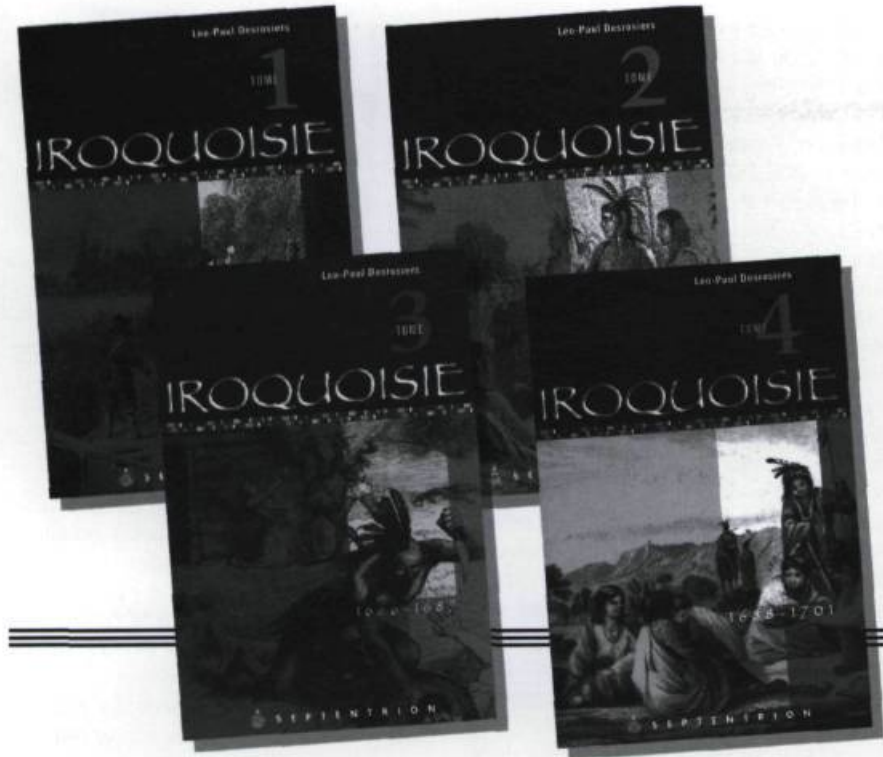
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (59), 63–67.



Léo-Paul Desrosiers. *Iroquoisie*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1998-1999, 4 tomes (tome 1 : 1534-1652 ; tome 2 : 1652-1665 ; tome 3 : 1666-1687 ; tome 4 : 1688-1701).

En 1998, Les éditions du Septentrion annonçaient la parution d'*Iroquoisie*, une œuvre de Léo-Paul Desrosiers dont une partie seulement, qui portait sur la période de 1534 à 1646, avait été publiée en 1947. Dans la présentation de l'éditeur, Denis Vaugeois écrit que «Desrosiers promettait pas moins de cinq volumes qui couvriraient les débuts de la Nouvelle-France jusqu'à la paix de Montréal» (p. vii). Il aura fallu attendre un peu plus de 50 ans pour que paraisse dans son ensemble cette œuvre dont la majeure partie était demeurée sous la forme d'un manuscrit plus ou moins prêt pour l'édition. Comme l'indique l'éditeur, si les premières parties de ce texte étaient presque au point, notamment celle qui avait déjà été publiée, les dernières parties n'étaient pas prêtes pour l'édition quoique l'auteur y eût puisé la matière des articles qu'il a fait paraître annuellement dans *Les Cahiers des Dix*, de 1952 à 1966. À la mort de l'auteur en 1967, *Iroquoisie*, c'est un manuscrit qui couvre quelque 2 000 pages et qui compte plusieurs versions en divers états d'achèvement.

Entre le manuscrit d'*Iroquoisie* qui fut confié à la Fondation Lionel-Groulx et les quatre tomes que présentent Les éditions du Septentrion, il y a, cela ne fait aucun doute, un important travail que l'éditeur, trop mo-

deste, décrit ainsi : «Précisons dès maintenant que nous avons révisé tout le manuscrit de Desrosiers, y compris la partie publiée en 1947. Bien entendu, pour cette première période, nos interventions sont minimes, mais elles n'en sont pas moins constantes ; par la suite elles deviennent de plus en plus importantes.» (p. viii). Cependant, comme l'éditeur ne précise pas quelles sont ses interventions, le lecteur, à qui l'on a voulu faciliter, par l'insertion de cartes, de notes marginales et d'illustrations d'époque, l'approche et la compréhension de cette œuvre si détaillée et si précise qu'il risque de s'y perdre, se trouve, quant au fond, dans une situation plutôt embarrassante : il ne sait pas jusqu'à quel point le texte qu'il lit est retouché. Mais, cela n'a peut-être pas beaucoup d'importance, puisque l'on peut supposer que les interventions de l'éditeur vont, de manière générale, dans le sens des idées de l'auteur.

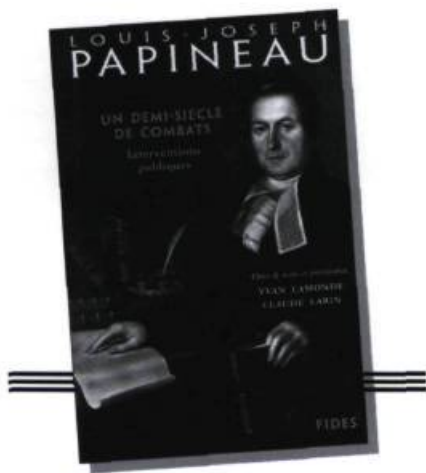
Il y a néanmoins quelques aspects du travail d'édition qui semblent aller à contre-sens des intentions de l'auteur, pour autant que celles-ci soient connues, et, au risque de passer pour tatillon, il m'a semblé plus opportun de m'y attarder, car il est suffisamment évident, par ailleurs, que la présente édition met à la disposition du public une histoire passionnante dont l'accès n'était jusque-là pas facile. Ainsi, alors que Desrosiers regrettait que ses articles publiés dans *Les Cahiers des Dix* l'aient été sans les références, comme il l'écrit dans une lettre au chanoine Groulx datée du 22 février 1958 que cite l'éditeur (p. ix), ce dernier a choisi

de ne donner aucune des références notées par l'auteur, même pas celles qui se trouvaient dans l'édition de 1947, rassemblées à la fin du volume. Ce choix, qui semble découler du désir d'uniformiser la présentation du texte et de la difficulté de repérer toutes les sources citées (cette difficulté, Desrosiers l'a probablement lui-même rencontrée puisque, si ses articles publiés dans *Les Cahiers des Dix* l'ont été sans références, ce n'est pas parce que les éditeurs de cette revue refusaient de composer des notes en bas de page), a cependant des conséquences. En effet, les citations données sans références semblent à prendre ou à laisser, tandis que le renvoi aux sources suggère au lecteur la possibilité qu'il s'y rende voir s'il en tire la même compréhension. Ce faisant, le texte de Desrosiers, qui appelait pourtant à l'interprétation des sources et à la discussion des interprétations, se referme et prend un caractère plus dogmatique. Par contre, comme Desrosiers précise la plupart du temps au fil du texte de qui proviennent les informations qu'il présente et analyse, l'omission des références ne compromet pas le jeu des perspectives inhérentes aux sources mêmes, jeu auquel l'auteur se livre toutefois avec une certaine retenue puisqu'il se situe, comme narrateur des guerres franco-iroquoises, toujours plus près des Français que des Iroquois. De manière plus ponctuelle, je me suis demandé pourquoi l'éditeur, après avoir averti le lecteur que «Desrosiers parle volontiers des hommes de l'âge de pierre» et qu'«il utilise tout naturellement les mots races et sauvages» (p. viii), sent le besoin de changer parfois ces termes lorsqu'ils se rencontrent sous la plume de Desrosiers. Cela affadit considérablement le contraste sur lequel s'appuie l'auteur pour montrer comment ces hommes qui disposent de technologies rudimentaires n'en sont pas moins, à leurs heures, des orateurs de talents et des ambassadeurs rusés, et parfois encore de fiefés menteurs ; en somme, il ne reste plus qu'à conclure qu'ils sont à tous égards des êtres humains accomplis.

Dans la préface de l'édition de 1947, Desrosiers marque le pas : c'est à une étude de très près et dans le détail qu'il s'applique ; puis il jette un regard sur son travail dont il connaît, mieux que quiconque, les lacunes. Il écrit alors : «C'est que, de tous les genres littéraires, l'histoire est celui qui exige le plus de temps.» Si l'homme de lettres qu'est Desrosiers pèse bien ses mots, l'histoire ferait non seulement partie de la littérature, mais elle en serait un genre exigeant. La connaissance de cette remarque a une certaine importance car, en cette fin de siècle, l'histoire n'est pas considérée *a priori* comme un genre littéraire. Par exemple, le fait que les chapitres

ne soient pas titrés et qu'il n'y ait aucun sous-titre dans l'ensemble de l'œuvre, cela pourrait être imputé à la négligence de l'auteur ; mais, si l'on admet que l'écrivain a porté attention à la forme de son œuvre, on commence à se questionner sur l'usage des titres, sur ce qu'ils supposent comme type de découpage. À la place des titres, Desrosiers insère discrètement, entre parenthèses, des millésimes, mais ces inscriptions se fondent tellement au texte qu'il devient vite évident qu'elles ne fonctionnent pas comme des références extérieures auxquelles devraient s'intégrer les événements. Sans cadre thématique fixe ni grille chronologique prédéterminée, le texte est laissé à lui-même, sans autre structure que par sa propre trame narrative. *Iroquoisie* se présente donc, à cause de la forme que lui a donnée son auteur, comme une histoire racontée, ce qui demande un mode de lecture approprié. Et comme Desrosiers est passé maître dans cet art, c'est à un plaisir renouvelé que le lecteur est convié par Les éditions du Septentrion qui proposent plus de 1 200 pages de cette histoire fascinante.

Jean-Guy Deschênes



Lamonde, Yvan et Claude Larin. *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats. Interventions publiques*. Montréal, Les Éditions Fides, 1998, 662 p.

Le 7 octobre 1786, Louis-Joseph Papineau voit le jour à Montréal. Après des études en droit, on perçoit le grand intérêt de cet homme pour la politique. En 1809, lors de son entrée à la Chambre d'assemblée, Papineau s'engage dans la politique bas-canadienne. À travers les 49 textes de cette étude qui sont constitués d'interventions publiques et de discours, les auteurs cherchent à combler une carence documentaire qui existait depuis longtemps autour de Louis-Joseph Papineau. Par leur choix de tex-

tes, ils nous présentent bien cet homme dont la pensée et les enjeux vont évoluer au fil des décennies.

Le livre est construit en deux parties distinctes. Premièrement, il y a la période entre 1815 et 1830, où l'on sent l'admiration de Louis-Joseph Papineau pour la Grande-Bretagne. Dès ses débuts en politique, il prend position afin que l'on vienne en aide aux soldats qui ont participé à la guerre de 1812. En 1822, grâce à ses talents d'orateur et au soutien populaire, il réussit à mettre en échec le projet d'Union.

Deuxièmement, après 1830, Louis-Joseph Papineau s'engage activement au sein du Parti patriote. En 1834, Papineau est envoyé à Londres afin de déposer les 92 Résolutions dont il est en majeure partie l'auteur. Parmi les revendications, il y a la demande du contrôle des revenus de la Chambre d'assemblée et l'élection du Conseil législatif. Ces demandes sont toutes rejetées par le gouvernement britannique, en 1837. À la suite à ce refus, il y a une crise politique qui gronde dans le Bas-Canada et le Haut-Canada.

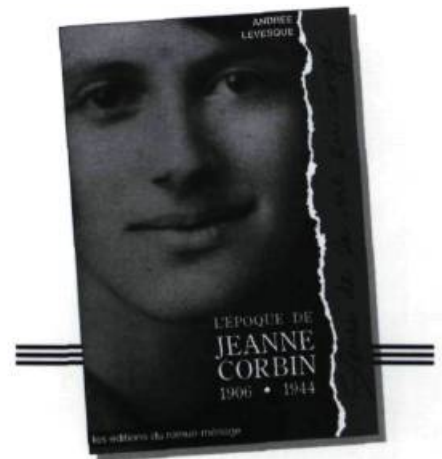
En 1837, lors d'une assemblée dans le comté de Deux-Montagnes, Papineau invite la population à la stratégie de non-consommation des produits taxés. Par la suite, à moins d'un mois de la rébellion, il propose aux anciens miliciens et aux jeunes patriotes de s'organiser afin de pouvoir protéger leur vie et leur propriété et ce, au nom de la patrie et des générations à venir. Il va s'ensuire de violents affrontements armés entre les patriotes et l'armée britannique. En exil aux États-Unis et en France à la suite de la rébellion, Papineau revient au Québec en 1846 comme député au sein du parti rouge. Peu après, épuisé par cette vie politique, il se retire dans le manoir de sa seigneurie jusqu'au jour de sa mort, le 25 septembre 1871.

Il ne fait aucun doute que cet ouvrage a été écrit à la suite de recherches fouillées. Pour la première fois, on nous présente une bibliographie des interventions publiques et des écrits de Louis-Joseph Papineau. De plus, ce livre nous offre une chronologie complète du personnage. La lecture de ces textes permet de mieux connaître Louis-Joseph Papineau.

Philippe D. Allard

Andrée Lévesque. *Scènes de la vie en rouge. L'époque de Jeanne Corbin 1906-1944*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1999, 309 p.

Fidèle à leur habitude, Les Éditions du remue-ménage nous offrent un ouvrage à la fois original et de qualité. Retracer l'itinéraire d'une jeune militante commu-



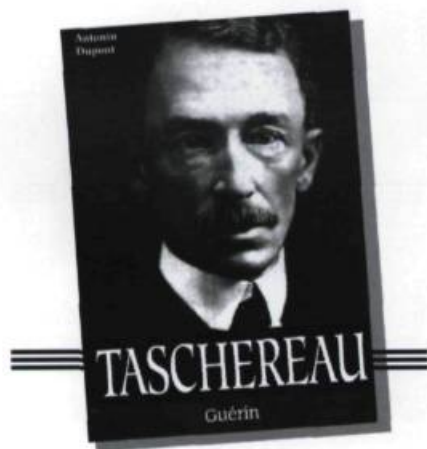
niste comme Jeanne Corbin n'est pas une tâche facile. Travaillant dans la marginalité et la clandestinité, au service du parti et de la collectivité, elle a laissé bien peu de traces qui permettent de remonter le cours de sa vie. Grâce à une recherche fouillée, qui l'a menée jusque dans les archives de la troisième Internationale, à Moscou, l'historienne Andrée Lévesque relève avec brio ce défi.

Née à Cellette, en France, en 1906, Jeanne Corbin n'a que cinq ans lorsque ses parents immigreront au Canada. Installée en Alberta où elle poursuit des études pour devenir institutrice, elle fréquente les jeunes communistes dès son adolescence et elle adhère au parti, en 1922. Elle est alors âgée de dix-huit ans. Militante de la base, elle œuvre durant une vingtaine d'années au sein du mouvement communiste à titre de permanente du parti, d'organisatrice syndicale, de rédactrice de plusieurs journaux (dont *L'Ouvrier canadien*, publié à Montréal) et de secrétaire de district de la Ligue de défense ouvrière. Selon l'auteure, Corbin incarne une militante communiste typique : «Comme tous les gens de gauche de son époque, elle s'affirmait contre les grands courants prédominants, libéraux, capitalistes, canadiens et québécois. Dans le parti communiste, elle jouait le même rôle que les militantes de tous les pays, celles qui sont de tous les combats, responsables d'une foule de tâches essentielles comme la traduction de textes, l'organisation des assemblées, la publicité ou les collectes de fonds» (p. 16). Un séjour de trois mois en prison, en 1934, au moment où elle incite les bûcherons de l'Abitibi à poursuivre leur grève, jumelé à une vie sacrifiée pour la Cause, laisse d'elle le souvenir d'une «héroïne du parti» dans la mémoire de ceux qui l'ont connue.

Comme elle le souligne d'entrée de jeu et comme le titre de l'ouvrage l'indique, Andrée Lévesque s'est bien défendue d'avoir rédigé une biographie de Jeanne Corbin. Ainsi, comme les archives ne permettent pas de cerner dans son ensemble la vie et la car-

rière du personnage, l'auteure a comblé cette faiblesse par une explication approfondie du contexte de l'époque et de l'évolution du mouvement communiste canadien. Le chapitre 2, par exemple, est centré sur le travail de parti (c'est-à-dire l'évolution de la troisième période de l'Internationale communiste, la description de la structure du parti communiste du Canada, la Ligue de défense ouvrière, etc.), tandis que le chapitre 7 aborde la place des femmes dans un parti d'hommes. Le résultat est heureux puisqu'il nous permet de bien comprendre et ainsi de mieux apprécier le travail d'une militante de la base dans le difficile contexte des années 1930 et 1940. Enfin, l'intérêt de cet ouvrage réside également dans le fait qu'il donne la parole à des acteurs qui ont non seulement œuvré dans l'ombre, mais qui ont aussi traditionnellement été occultés par la recherche historique.

Éric Leroux



Antonin Dupont. *Taschereau*. Montréal, Guérin, 1997, 366 p.

Quand ce livre fut publié en 1972, il avait pour titre *Les relations entre l'Église et l'État sous L. A. Taschereau, 1920-1936*. À ce moment-là, il représentait une contribution importante à l'historiographie de la politique québécoise des années 1920 et 1930. Il décrivait, de façon chronologique et très complète, les politiques du Parti libéral et la réaction de l'Église. Il s'agissait surtout d'un sommaire de ces relations vu par les journaux francophones de l'époque.

Vingt-cinq ans plus tard, l'utilité de ce livre est un peu moins évidente. L'auteur aurait pu mettre à jour ses sources, ajoutant quelques livres publiés après 1969 ou quelques sources manuscrites en plus des fonds Taschereau et Thérèse-Casgrain. Cependant, il reste un excellent sommaire des relations

entre Taschereau et l'Église – avec une chronologie très détaillée de dix-huit pages des événements politiques entre 1920 et 1936. Parmi les grands thèmes traités dans ce livre, on retrouve les premières lois du gouvernement (la régie des alcools, l'assistance publique et la loi d'adoption), le cinéma, le travail dominical, le suffrage féminin, le syndicalisme catholique, l'instruction obligatoire, les écoles juives, la colonisation et la nationalisation de l'électricité.

John MacFarlane



Louis Brosseau. *Le cinéma d'une guerre oubliée*. Montréal, VLB éditeur, 1998, 205 p.

Alors que les cinématographies européenne et américaine foisonnent de films consacrés à la Seconde Guerre mondiale, qu'en est-il du cinéma québécois? Louis Brosseau nous place devant un constat pour le moins surprenant : non seulement peu de films abordent le sujet (neuf au total), mais plus étonnant encore, le point de vue véhiculé par les cinéastes d'ici nous présente une société québécoise repliée sur elle-même et peu encline à la solidarité qu'implique une conscience sociale élargie.

L'auteur établit toutefois une distinction entre film de guerre et film sur la guerre, précisant qu'il n'existe pas au Québec de corpus filmique de la première catégorie. Les œuvres utilisées aux fins de l'analyse se servent plutôt de la Seconde Guerre mondiale comme toile de fond pour peindre une réalité sociale, faisant ainsi abstraction des combats qui se déroulent au front.

Ainsi, de l'incontournable *Tit-Coq* de Gratien Gélinas sorti sur nos écrans en 1953, à *La vie d'un héros* réalisé par Micheline Lanctôt en 1994, seulement sept films ont pour cadre la Seconde Guerre mondiale, dont *Les Plouffe* de Gilles Carle et *Bonheur d'occasion* de Claude Fournier. Notons au passage que ces deux films ont préalable-

ment fait l'objet d'œuvres romanesques, et que deux autres ont d'abord été des pièces de théâtre (*Tit-Coq* et *Du poil aux pattes comme les CWAC'S*).

Réflexion amorcée dans le cadre de son mémoire de maîtrise en communication, l'ouvrage de Louis Brosseau est constitué de quatre chapitres à travers lesquels il aborde les thématiques suivantes : la représentation des événements historiques et les enjeux de la guerre, les institutions telles que l'État, l'Église, l'armée, les médias et leur influence sur la perception qu'ont les citoyens du conflit, l'héroïsme, les anti-héros, et le pouvoir matriarcal comme moteur de désengagement. Les conclusions auxquelles il parvient sont fort pertinentes, car si elles tirent leurs origines d'un corpus filmique, il n'en demeure pas moins qu'elles brosent un tableau significatif de la société québécoise d'alors.

En outre, si le cinéma est bel et bien un reflet de la réalité sociale, d'une part de celle concernant le sujet traité, et d'autre part de celle à laquelle participe le cinéaste, les années 1960 en témoignent de façon éloquent car, tournées vers l'avenir et la quête identitaire, elles se révèlent un contexte peu favorable à la restitution d'un passé jugé peu glorieux. Aucun des films analysés ici n'a d'ailleurs été réalisé durant cette période.

Mais si la création cinématographique offre peu de substance à l'analyse, qu'en est-il de la production télévisuelle? Quelle place occupe la représentation de la Seconde Guerre mondiale dans nos téléromans, en qualité et en quantité? On ne peut que souhaiter une suite qui irait dans ce sens, tant la mémoire collective des Québécois s'y trouve emmagasinée depuis plus de 40 ans. De même, une étude comparative avec les cinémas européen et américain s'avérerait également du plus grand intérêt pour quiconque se passionne à la fois pour le cinéma comme reflet de l'imaginaire collectif et pour le positionnement de la société québécoise par rapport aux grands événements de ce siècle.

Chantal Charron

Derrière le trône. Mémoires d'un parlementaire québécois, 1936-1958, Hector Laferté. Les Éditions du Septentrion, 1998, 466 p.

L'historien Gaston Deschênes nous présente les mémoires d'Hector Laferté, ce parlementaire québécois qui a connu l'une des plus longues carrières de l'histoire du Québec. Tout jeune, on le comparait à Wilfrid Laurier. Né à Saint-Germain-de-Grantham, le 8 novembre 1885, il étudia au collège de Nicolet, puis en droit à l'Univer-



sité Laval. Très tôt, il participe aux campagnes électorales de son père, député libéral de Drummond, à l'Assemblée législative de 1901 à 1909.

En 1907, il est «clerc sessionnel», puis commis surnuméraire à l'Assemblée législative. De novembre 1907 à janvier 1910, il agit comme secrétaire particulier auprès de trois ministres de l'Agriculture : Jules Allard, le successeur de son père dans Drummond, Jérémie-Louis Décarie et Joseph-Édouard Caron.

En 1916, lorsque Jules Allard est nommé au Conseil législatif, Hector Laferté le remplace dans Drummond. C'est le plus jeune député de l'Assemblée législative. Il est réélu quatre fois par la suite. Il se fait remarquer par la qualité de ses interventions dans le «débat sur l'Adresse».

Entre 1923 et 1928, Hector Laferté est orateur suppléant de l'Assemblée législative ; de 1928 à 1929, orateur ; de 1929 à 1930, ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries ; de 1930 à 1934, ministre de la Colonisation, de la Chasse et des Pêcheries. En 1934, il est nommé conseiller législatif. De 1934 à 1936, il est président de la Chambre haute ; de 1936 à 1940, leader de l'opposition, puis encore président de 1960 à 1966, un fait sans précédent dans l'histoire du parlement québécois. Sa carrière politique prend fin avec l'abolition du Conseil législatif, le 31 décembre 1968. Il décède le 13 septembre 1971, à l'âge de 85 ans et 10 mois.

«Laferté aborde, dans ses notes, les sujets les plus divers. Il rapporte les événements dont il a été le témoin, les conversations qu'il a entendues et les confidences qu'on lui a faites. Libéral depuis toujours, Laferté voit les événements sous un angle partisan, mais on ne peut pas le qualifier de fanatique. Certes, il ne manque pas l'Union nationale et Duplessis (dont il rapporte les frasques et les mots d'esprit douteux), mais il n'épargne pas non plus certains membres de son parti» (p. 11). Ce volume présente un

intérêt certain pour le lecteur qui veut en apprendre davantage sur cette période politique (1936-1958), qualifiée de «grande noirceur». Il évoluera aussi bien dans les faits politiques marquants de cette époque que dans les dessous quelque peu colorés... Un index de seize pages complète ces mémoires. Bravo au présentateur de ce volume!

Laval Lavoie



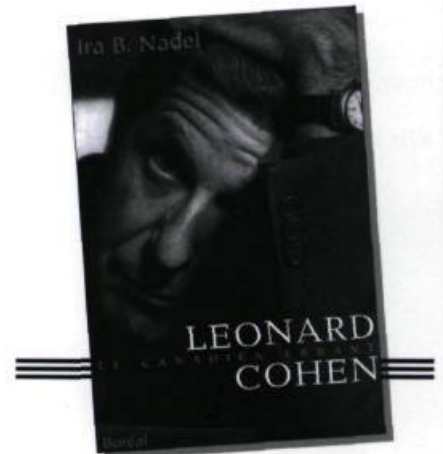
Pierre Fournier. *De lutte en turlutte. Une histoire du mouvement ouvrier québécois à travers ses chansons*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1998, 206 pages.

Organisateur communautaire et chansonnier, Pierre Fournier a préparé un ouvrage qui démontre bien que la chanson militante occupe une place toute particulière dans la musicologie québécoise. Pour constituer son florilège, celui-ci a procédé à la sélection d'une cinquantaine de chansons à partir du patrimoine vivant du Québec ancien et moderne. En plus d'y inclure les partitions de chacune d'entre elles, Pierre Fournier a décidé, à la suggestion d'Émile Boudreau, de les replacer dans le contexte historique qui les a vues naître. Ainsi, l'auteur a invité des historiens, des leaders du monde syndical et des chansonniers à présenter une chanson et à la situer dans l'histoire du mouvement ouvrier.

Le recueil suit un ordre chronologique et commence en pays acadien. On y apprend les origines du nom *turlutte* donné au genre musical popularisé par Mary Travers dite «La Bolduc» et repris, notamment, par Michel Faubert, Gilles Vigneault et La bottine souriante. Ensuite on découvre ou redécouvre le folklore urbain qui révèle les conditions de vie des chômeurs, des sans-diplôme et de ceux qui réclament de meilleures conditions de travail. Certaines chansons abordent des événements ou des conjonctures particulières, telles que la conscription de 1917-1918, la grande dépression ou l'émigration aux États-Unis. D'autres révè-

lent les difficiles conditions de travail des forestiers, des travailleurs du chemin de fer, des ouvriers de l'industrie du textile, des typographes, des chauffeurs de tramway, etc. Bref, le recueil montre qu'avec le temps, l'action collective prend de multiples formes. C'est lors de manifestations ou de grèves que l'on chante d'ailleurs l'espoir ou le désespoir d'un groupe de travailleurs ou d'individus. Ce volume plaira aux amateurs d'histoire ouvrière et à ceux qui s'intéressent ou se passionnent pour le patrimoine vivant. Mentionnons que Pierre Fournier a tiré de ce livre dix-sept chansons pour en faire sa troisième production, comme chansonnier, sur disque laser.

Yves Hébert



Ira B. Nadel (traduction de Paule Noyart). *Leonard Cohen : Le Canadien errant*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 1997. (L'édition originale de ce livre a été publiée par Random House, en 1996, sous le titre de *Leonard Cohen : Various Positions*. Il a remporté la médaille d'or de la biographie au Canada).

«Qu'est-ce qu'un poète? Un poète est un être malheureux dont le cœur est déchiré par des souffrances secrètes, mais dont les lèvres sont si étrangement conformées que lorsque les soupirs et les pleurs s'en échappent, ils sonnent comme une belle musique». Cette citation de Kierkegaard convient bien à l'homme qu'est Leonard Cohen, l'un des poètes les plus importants du XX^e siècle. Il dira lui-même être comme cette «âme solitaire tentant de se libérer des chaînes du monde matériel», représentée au verso de la pochette du disque *Songs of Leonard Cohen* et aussi du disque hommage de 1995, *Tower of Song* (p. 199). Il s'agit d'une image réalisée par un peintre inconnu, qui nous montre Jeanne d'Arc dans les flammes du bûcher.

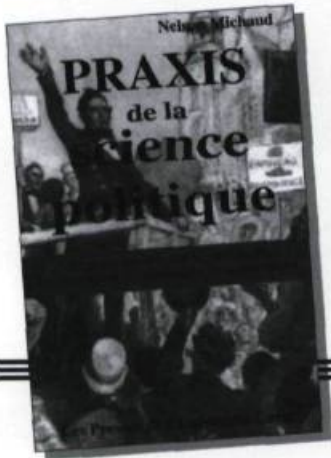
Mais qui est-il réellement? Ira B. Nadel (professeur d'anglais à l'Université de la Colombie-Britannique) tente de percer l'énigme Cohen. Ce «beatnik en habit, séducteur no-

toire qui vit en ermite, chanteur sans voix, juif pratiquant le zen...» nous semble plein de contradictions. L'auteur nous fait découvrir une âme errante à la découverte de la paix intérieure, un homme à la poursuite de l'amour véritable, un bourgeois bohème qui cherche l'équilibre. Il nous présente les personnages qui l'ont influencé (comme Federico Garcia Lorca et Irving Layton), les gens avec qui il a travaillé, son exploration de cultures alternatives. Dans ce livre rempli de détails, d'anecdotes et de réflexions, nous pouvons aussi suivre le poète à Montréal, New York, Los Angeles, Nashville et dans l'île grecque d'Hydra.

Nous y sentons son attachement pour Montréal, sa ville natale, mais comme l'être est complexe, nous y sentons également son aversion : il affirme devoir y retourner pour s'y «ressourcer en névrose» (p. 131).

Nadel est peu loquace en ce qui concerne l'interprétation des œuvres de Cohen. Bien que nous saisissons mieux le contexte dans lequel plusieurs d'entre elles ont été composées, il faudra, pour en découvrir le sens, les consulter directement et avec tout le soin qu'elles méritent.

Diane Lebel



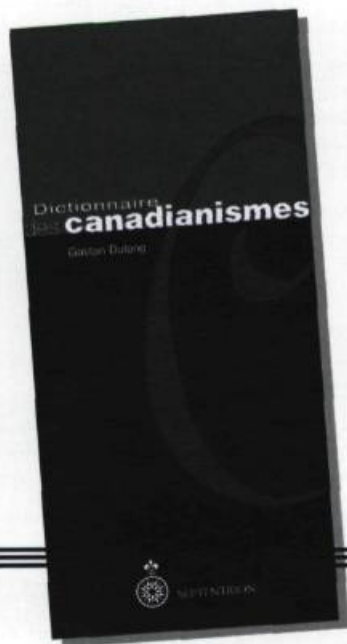
Nelson Michaud. *Praxis de la science politique*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, 243 p.

De par sa présentation, ce manuel d'initiation à la science politique est destiné presque exclusivement aux étudiants de première année d'université, car il contient des exposés magistraux, des schémas, des exercices et même des questionnaires de révision à la fin de chaque chapitre. On connaît la longue tradition d'enseignement de la méthodologie à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval (comme l'ont prouvé les séminaires exemplaires des professeurs Gordon Mace, Louise

Quesnel, Marc-André Lessard), et cet ouvrage d'un jeune professeur de science politique de cette institution s'inscrit naturellement dans cette continuité. L'auteur fournit une initiation stimulante à sa discipline, et son livre se compare honorablement à plusieurs manuels équivalents disponibles ailleurs. Le long sous-titre de l'ouvrage précise qu'il sera question de méthodes, de champs et des approches de la science politique, ce qui correspond aux grandes subdivisions que l'auteur a délimitées. Je ferais toutefois deux remarques. On s'étonne qu'il soit question ici de champ en mentionnant à peine l'œuvre de Pierre Bourdieu. De plus, le concept d'idéologie, central en science politique, aurait gagné à être davantage développé et situé.

Nelson Michaud puise souvent ses sources dans une documentation très récente et reste au fait de la recherche de pointe en ces domaines. Le style est évidemment didactique, mais tout de même assez vivant. Les démonstrations sont suivies d'exemples concrets et parfois même d'anecdotes, comme dans tout bon cours universitaire.

Yves Laberge



Gaston Dulong. *Dictionnaire des canadianismes*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1999, 549 p.

Piquer une *jasette*»; «Avoir de la *cocologie*»; «Si le *brumassage* cesse, on va pouvoir aller aux foins»; «Il a fallu *bout-à-bouter* deux échelles pour atteindre le haut de la cheminé»; «Les livres, on va les ranger, ça ne sera pas une *traînerie*». Voilà autant de termes ou d'expressions propres à la langue française telle qu'usitée au

Canada (en particulier en Acadie et au Québec) et qui, avec raison, font dire à Gaston Dulong, auteur du *Dictionnaire des canadianismes* : «[...] on notera qu'il a été fait une place privilégiée à la dimension particulièrement méthaphorique de la langue, preuve, s'il en est, de sa vitalité» (p. VII). Cette vitalité apparaît également dans le nombre d'entrées nouvelles et d'ajouts qui ont été faits à cette seconde édition de l'ouvrage (qui passe de 8 000 à 9 000 rubriques). Les termes «édition revue et augmentée» prennent donc ici tout leur sens.

Aussi, non seulement le dictionnaire compte-t-il des articles entièrement neufs (sur deux pages choisies au hasard et totalisant 36 entrées, on dénombre 11 termes supplémentaires par rapport à l'édition de 1989), mais en plus il fait état de nouvelles acceptions, de variantes phonétiques ou orthographiques d'un même mot et d'exemples inédits. Il en va ainsi de la définition du *cipaille* (qu'on trouve sous *sea-pie*, accompagné de ses diverses formes orthographiques) qui est l'objet d'un ajout sémantique essentiel, nous donnant l'usage actuel du mot (un «pâté [...] composé de pommes de terre et souvent de plusieurs sortes de viandes»), et non plus seulement son sens original («un pâté à base de poisson et de légumes enveloppé dans une pâte»).

Recourant à une typographie simple mais efficace, le dictionnaire – qui recense québécismes, acadianismes, anglicismes, amérindianismes et archaïsmes – marque les usages à proscrire ou à déconseiller, signale le degré d'utilisation du terme (*partout au Québec, presque partout au Québec et ici et là*), et précise l'aire géographique d'usage lorsque nécessaire. Comptant de nombreux exemples tous plus savoureux les uns que les autres («Chez lui, tout est *bout-ci, bout-çà!*»), acadianisme signifiant que tout est en désordre, pêle-mêle; «*Il lui manque un bardeau*», qui veut dire avoir l'esprit dérangé; ou encore *quiltou* ou *kiliou*, amérindianisme désignant le grand aigle royal), cette nouvelle édition du *Dictionnaire des canadianismes* constitue sans aucun doute un ouvrage utile à toute personne s'intéressant aux faits de langue et aux usages régionaux du français. Saluons enfin le magnifique travail graphique, ainsi que la présentation matérielle du livre (composé selon une maquette réalisée par Gilles Herman), dont le format *élongé* est tout aussi original qu'élégant. ♦

Judith Lavoie